

# Entropie du sens dans un monde cupide



Jean Martin

L'Assistance publique-Hôpitaux de Paris (hôpitaux publics et universitaires de la région parisienne) comprend depuis 1995 un «Espace éthique» très actif. J'y ai participé en mai à un séminaire animé par des intervenants de haut vol (illustrant qu'il n'y a pas que les Anglo-Saxons...). J'évoque ici un exposé d'Elisabeth Sledziewski, de l'Université Robert Schuman de Strasbourg. La politique au sens large – la vie dans la Cité – est en déficit de sens, dit-elle. Or le sens ne tombe pas du ciel, il se construit et nous n'en avons pas de «réserves», dans un monde qui a lâché les principaux repères qui lui servaient jusqu'ici... Entropie du sens?

Elle s'est référée au Prix Nobel d'économie 2001, Joseph Stiglitz, critique ferme des évolutions actuelles, en particulier du système financier et à son dernier livre *Freefall*, en français *Le triomphe de la cupidité* [1]. Les mécanismes du succès matériel à tout prix entraînent une éclatante marchandisation de la vie.

Le système fonctionne à l'avidité, l'escroquerie est à la base de toutes choses (!), dit Elisabeth S. Temps de crépuscule du devoir (Gilles Lipovetsky), et du «Moi-Soleil». Les intérêts sectoriels sont les seuls qui comptent, on est dans *The Tragedy of the Commons*, selon le titre prophétique de Garrett Hardin en 1968; l'individualisme a écarté les *Allmend* de nos prédécesseurs ruraux. Dans le *Nouvel Observateur* du 20 janvier, l'écrivain Russell Banks écrit que les USA sont une «république qui tente depuis un siècle de devenir une ploutocratie (gouvernement par les riches) et qui est en passe d'y parvenir». La Suisse est ici bonne élève si on pense à l'influence grandissante de l'argent dans les partis et processus politiques. Pourtant, vraiment difficile d'imaginer que les lobbies économiques (y compris des assureurs-maladie), aujourd'hui omniprésents, contribuent à une démocratie qui fonctionne mieux. Il y a divorce de la puissance et du sens.

A propos des espoirs suscités par le président Obama, cette formule d'un observateur: «Il n'a que légèrement redispesé les fauteuils sur le pont du Titanic»... La crise morale dans l'économie se répercute dans tous les domaines de la société, système de santé compris. Beaucoup de gens dans ces conditions sont déboussolés [2].

Réponse inadéquate et bureaucratique à cette perte de sens et de considération de l'intérêt général, l'emballage législatif; faute de valeurs on promulgue des lois (j'en parlais récemment pour le domaine médical

[3]). Alors que – Montesquieu dixit – il convient de «garder à la loi sa rareté et sa majesté», on légifère tant et plus, la loi devenant de plus en plus pointilliste, contingente.

Temps de *homo consumator*. Temps de *homo eligens*: qui non seulement peut choisir mais dont l'existence ne se conçoit plus sans recherche constante d'acquiescer ou faire «autre chose» – souvent nous fétichisons le maintien de la possibilité de choisir plus encore que les choses entre lesquelles choisir – dont la péremption est de plus en plus rapide.

Un éclairage tiré de *La Revue Durable* publiée à Fribourg, qui apporte des analyses sur les enjeux écologiques et mérite d'être mieux connue. Dans son N° 36 de fin 2009, entretien avec Olivier Abel, professeur de philosophie à l'Institut protestant de Paris [4]. A propos de l'éthique que Max Weber a décrite comme protestante: «Nous plaçons trop au cœur de notre anthropologie l'homme travailleur et efficace. La créativité c'est bien joli mais les valeurs de cohabitation sont plus essentielles (...). La question du changement des habitudes est absolument décisive», dans un sens de convivialité et frugalité. Abel tend à renverser le paradigme majeur où la Suisse – et l'Europe – voient leurs chances pour l'avenir (société de la connaissance, consacrer prioritairement des ressources à la recherche); contrepied qui est probablement ce qu'on fait de mieux actuellement en termes d'«hérésie».

Retour au séminaire que j'ai suivi. La reconquête du sens passe par la reconnaissance de l'autre et l'ouverture à lui, a insisté Elisabeth S. Il importe de reconnaître sa dette vis-à-vis du prochain (rapports personnels, rapports professionnels entre soignant et soigné), de la Cité (citoyenneté) et de l'humanité tout entière. Toute éthique est contractuelle, lien à l'autre. Cela vaut pour la vie familiale, mise à mal par l'époque: nombreux parmi nous sont ceux qui semblent estimer que ce sont là des «liens qui n'attachent pas» (analogie avec les poêles qui n'attachent pas!). Faut-il pour finir mentionner que plus une personne est vulnérable, plus on a de devoirs à son égard, dans le sens du préambule de la Constitution fédérale de 1999: «... sachant que la force de la communauté se mesure au bien-être du plus faible de ses membres».

Jean Martin, membre de la rédaction du BMS  
et de la Commission nationale d'éthique

1 Stiglitz JE. Le triomphe de la cupidité. Paris: Ed. Les liens qui libèrent; 2010.

2 Laïdi Z. Un monde privé de sens. Paris: Fayard; 1996.

3 Martin J. De l'éthique au droit... et retour? Bull Méd Suisses. 2010;91(17):698.

4 Rencontre avec Olivier Abel. La Revue Durable (rue de Lausanne 23, 1700 Fribourg, www.larevuedurable.com), décembre 2009; n° 36, p. 9–13.